

La critique des médias face au défi du pessimisme radical¹.

A propos du livre de Jacques Bouveresse,
*Schmock ou le triomphe du journalisme*²

C'est l'écrivain allemand Gustav Freytag qui en 1852, dans sa comédie *Les Journalistes*, donna naissance au personnage de Schmock. Schmock incarnait dans cette pièce le journaliste dépourvu de conscience morale, de scrupules et de convictions. Par la suite, son nom s'imposa dans les pays germanophones comme le symbole de l'arrogance, de la duplicité et de la corruption dont sont capables les gens de presse. Accessoirement (mais ça n'était vraisemblablement pas accessoire pour les contemporains), le personnage de Schmock, tel que l'avait créé Freytag, était un Juif. De sorte que dans le succès que rencontra son nom, en tant que figure-repoussoir de l'opportunisme journalistique, l'antisémitisme joua sans nul doute un rôle actif.

Cinquante ans plus tard, en Autriche, le publiciste Karl Kraus lance sa " grande bataille " contre la généralisation des Schmock³. Il y consacra les trente-sept ans qui lui restent à vivre. Dans le journal qu'il a créé, *Le Flambeau (Die Fackel)*, et qu'il rédige seul à partir de 1912, il dénonce inlassablement la *Schmockerei* de la presse viennoise (et en particulier de son titre-phare : la très libérale *Neue Freie Press*), exhibant sans relâche les compromissions et la tartufferie de ceux de ses confrères (la quasi-totalité selon lui) qu'il juge matériellement, moralement et intellectuellement corrompus et corrupteurs. Kraus, cependant, ne se contente pas d'épingler avec un indéniable courage et beaucoup de férocité les comportements délictueux de l'élite des journalistes viennois. Il va beaucoup plus loin en dénonçant la tyrannie, à ses yeux absolue et quasi inexpugnable, qu'exerce la presse moderne, tant sur les consciences individuelles que sur les institutions, à commencer par l'Etat. Sous ce rapport, il peut à bon droit être considéré comme l'un des premiers intellectuels à avoir

¹ . Article paru dans *Esprit*, novembre 2001, p. 159-170.

². *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Seuil, coll. " Liber ", 2001.

³. La question des " relents d'antisémitisme que comporte par moments la critique krausienne de la presse " est abordée par J. Bouveresse aux pages 216-218 de son ouvrage. Il est bien évident que Kraus, à travers son recours à la figure du Schmock, ne vise pas seulement, ni nécessairement, les journalistes juifs (bien qu'ils puissent les viser aussi).

fourni une critique des médias et des systèmes de communication moderne “ réellement à la hauteur du phénomène ”⁴.

Presque trois quarts de siècle ont passé. En France, paraît l'ouvrage dont il sera ici question : *Schmock ou le triomphe du journalisme*. Son auteur, le philosophe Jacques Bouveresse, y commente dans le détail les diatribes de Kraus contre la presse de son temps, rendant hommage aux qualités d'entêtement, de probité et de clairvoyance du polémiste et dégageant le contexte de production et les lignes de force de son discours⁵. Il est entendu que le but poursuivi ici par J. Bouveresse ne relève pas principalement de l'érudition historique ni même uniquement de l'exégèse. Ce dont il est question, c'est bien davantage, semble-t-il, de mesurer jusqu'à quel point le réquisitoire krausien, par sa vitalité et sa pertinence, reste capable, malgré les ans, d'éveiller en nous une inquiétude morale – nous, les contemporains d'un monde dans lequel les médias ont pris une place si démesurée que nos prédécesseurs auraient sans doute été en peine de se l'imaginer (sauf peut-être, précisément, des visionnaires dans le genre de Kraus).

On pourrait dire de ce *Schmock ou le triomphe du journalisme* que c'est un livre qui joue des pouvoirs révélateurs du collage (ce qui est à rapprocher des procédés qu'affectionnait Kraus lui-même pour produire auprès de ses lecteurs des effets de saisissement). En plaçant côte à côte le fonctionnement du journalisme autrichien des premières années du XXe siècle et celui du journalisme français actuel, et en mettant en regard les hantises d'un écrivain viennois mort en 1936 avec nos propres sentiments d'aliénation face aux médias, il s'agit moins d'assimiler deux situations historiques que d'organiser, par un jeu d'allers-retours entre passé et présent, les conditions d'une sorte de choc moral. L'écriture même de Kraus constitue sans nul doute une première dimension de ce choc, dans la mesure où le tranchant qui la caractérise, et ce goût si particulier qui s'y révèle pour l'exagération, l'horreur des demi-mesures et la provocation ironique, ont de quoi tirer de son engourdissement, sinon parfois heurter, un lecteur d'aujourd'hui. Mais il faut aussi signaler une seconde dimension du choc : c'est le fait que ce tranchant-là nous renvoie, comme un défi, à la question de savoir si, au regard de tout ce que nous serions en devoir de juger révoltant dans le fonctionnement ordinaire de la presse (et au-delà), notre faculté à éprouver de l'indignation et surtout à la faire valoir, n'est pas aujourd'hui bien

⁴. *Schmock ou le triomphe du journalisme*, quatrième de couverture.

⁵. J. Bouveresse avait auparavant dirigé, avec G. Stieg, un numéro spécial de la revue *Austriaca* consacré à “ L'actualité de Karl Kraus ” (n°49, Centre d'Etudes et de recherches autrichiennes, Publications de l'Université de Rouen, décembre 1999). Il a également préfacé la réédition de la pièce de K. Kraus *Les derniers jours de l'humanité* (Marseille, Agone, 2000).

émoussée. C'est animé par cette question, que l'ouvrage soulève de façon décisive, que je voudrais dans les lignes qui suivent tenter d'entrouvrir sept points de discussion avec les thèses de Kraus sur le journalisme et leur réactualisation par J. Bouveresse⁶.

1. C'est un des apports importants de la lecture de *Schmock ou le triomphe du journalisme* que de nous amener à nous interroger sur la valeur, l'intérêt et les limites respectifs des différentes formes de la critique sociale (appliquée en l'occurrence au journalisme). Pour sa part, Kraus se définissait avant tout comme un satiriste qui faisait appel à ce qu'Edward Timms, un des spécialistes de son œuvre, a appelé l' "imagination mytho-poïétique" (cité p. 101). Pour glacer d'effroi le lecteur, frapper son esprit, lui rendre incontournable la vision de sa propre culpabilité, le rédacteur de *Die Fackel* n'hésitait pas à user d'un ton proprement apocalyptique. A bien des égards, sa façon de porter la critique sociale empruntait à la figure du prophète. De là découle une conséquence non négligeable : en tant que satiriste et prophète de malheur, Kraus pouvait aller jusqu'à "choisir délibérément d'être excessif et injuste" (p. 134). C'est ici, sans doute, le point de rupture majeur avec les façons de porter la critique auxquelles, pour des raisons morales au moins aussi justifiables que celles qui animaient Kraus en son temps, beaucoup d'entre nous sommes aujourd'hui attachés : des façons de critiquer qui maintiennent expressément le souci de n'être vis-à-vis du critiqué ni excessif, ni injuste.

Parmi ceux qui forment ce que Michaël Walzer a appelé "la compagnie des critiques"⁷, la liberté que l'on s'accorde, ou que l'on s'interdit formellement, de critiquer de manière injuste ceux qui agissent injustement est peut-être au fondement d'une des plus significatives oppositions de style. C'est d'une certaine façon ce sur quoi J. Bouveresse attire notre attention, au moment où il confronte à celle de Karl Kraus, la vision qu'avait développée Max Weber à propos du journalisme (p. 73-74). Là où le sociologue Weber, tout à sa tâche d'expliquer et de comprendre, en vient à conclure (dans *Politik als Beruf*) qu'au regard des nombreuses "difficultés" qui pèsent sur leur métier, les journalistes, considérés dans leur ensemble, ne sont pas si malhonnêtes que le soupçonnent fréquemment les profanes, le satiriste Kraus, au contraire, revendique le droit de juger d'un résultat (en l'occurrence, le produit

⁶ . N'étant en rien un spécialiste de l'œuvre de K. Kraus, je n'entends discuter ici que des positions qu'il a défendues face au journalisme de son temps, telles que les restitue et les éclaire J. Bouveresse.

⁷ . Walzer (M.), *The Company of Critics*, New York, Basic Books, 1988 (trad. franç. : *La critique sociale au XXe siècle*, Paris, Métailié, 1995).

journalistique final) “ sans avoir à se préoccuper directement des contraintes spécifiques auxquelles est subordonnée sa production ”. D'un côté, donc, une approche sociologique qui comporte presque nécessairement, face aux fautes morales commises, un aspect “ circonstances atténuantes ”, en cela qu'elle replace la commission de ces fautes dans les systèmes d'action où sont “ pris ” les individus. De l'autre, le satiriste qui tient, lui, à sauvegarder par-dessus tout le principe d'une pleine et entière responsabilité de chacun devant ses actes. Et qui rappelle, par exemple, que l'institution généralisée de la corruption ne saurait en aucun cas servir de *justification* au fait que certains individus corrompent ou se laissent corrompre (p. 172).

Considéré sous cet angle, l'absolutisme moral de Kraus, avec sa tonalité kantienne si marquée, peut se révéler d'un vrai intérêt au regard de la situation qui prévaut actuellement dans le journalisme, et ailleurs. Sans doute la banalisation dans nos sociétés de certains modes de raisonnement inspirés des sciences sociales nous immunise-t-elle contre l'idée d'accorder une valeur descriptive à l'idée de responsabilité personnelle. L'attitude de Kraus nous rappelle néanmoins que cette façon particulière de décrire l'action recèle une valeur normative irremplaçable. Etablir le principe de la responsabilité individuelle, ne serait-ce qu'en tant que fiction volontaire, contribue en effet à reconnaître dans la faculté d'indignation de chacun, et dans sa capacité à savoir refuser les injustices qu'il commet ou laisse commettre autour de lui, une attitude dont nul ne saurait se défaire, quelque soient les contraintes sociales qu'il subit. Mais il est à noter toutefois que la question demeure alors entière de savoir si n'admettre de décrire les actions humaines qu'en termes de responsabilité personnelle, ne conduit pas à les juger d'une manière nécessairement “ excessive et injuste ” – la question subsidiaire étant de savoir dans quelle mesure il est juste, comme semble le penser Kraus, de s'autoriser ce genre d'injustice.

2. Tous ceux qui n'éprouvent pas de nostalgie particulière pour la violence verbale qui régissait les débats publics au début du XXe siècle peuvent se trouver désarçonnés devant la façon dont Karl Kraus entend délivrer ses sentences, en usant abondamment du mépris, du sarcasme et de l'anathème, ainsi que de modalités d'expression qui laissent poindre parfois un sentiment de vengeance et le désir d'abaisser l'adversaire. Mais il est vrai d'un autre côté, comme l'écrit J. Bouveresse, que “ le satiriste a par essence besoin d'ennemis à combattre ” et qu'il doit pouvoir les “ maudire ” sans état d'âme superflu (p. 224). Le temps n'a jamais été pour lui à la “ compréhension ” : il s'agit de faire pleuvoir sur le dos des coquins “ le fouet ou le bâton ” qu'ils n'ont que trop

mérité (p. 55). On serait tenté de dire que la question que cela nous pose, à nous qui vivons dans un monde où il est instamment réclamé à ceux qui débattent (sans doute davantage encore qu'à l'époque de Kraus) de contrôler leurs pulsions agressives, est de savoir si en renonçant à user de ce type de violence verbale, et en la condamnant *a priori*, nous n'avons pas renoncé à la possibilité de critiquer véritablement et authentiquement ce qui mérite de l'être. Tel est apparemment ce que suggère J. Bouveresse, lorsqu'il nous décrit aujourd'hui sous l'emprise d'un " consensus libéral " qui édicte qu'il faut " être aimable et conciliant en tout, y compris par conséquent dans la critique ", consensus vis-à-vis duquel, par conséquent, " il n'est sûrement pas de bon ton de se livrer à des attaques du genre de celles de Kraus " (p. 165). En suivant cette pente, on est irrémédiablement conduit à devoir suspecter toutes les attaques qui renonceraient à utiliser " le fouet ou le bâton " de n'être pas ce qu'on peut appeler de véritables attaques, mais plutôt seulement d'aimables et inoffensives contributions au maintien en place de ce qu'elles dénoncent. Cependant, la *pertinence* d'une critique (et même : son efficace) doivent-elles se mesurer à la taille du bâton employé ? Dans une note de la page 224, J. Bouveresse suggère deux origines à l'attitude qui nous fait nous détourner de l'emploi de la violence verbale : la charité chrétienne d'une part, le libéralisme d'autre part. A ces deux références ne peut-on pas en ajouter au moins une troisième, qui leur est certes intimement liée : la civilité humaniste propre à l'espace de la discussion intellectuelle. Et ne peut-on pas voir, dans cette troisième référence, l'illustration de ce qu'il est parfaitement possible de critiquer de la façon la plus énergique, intransigeante et non consensuelle qui soit, en demeurant néanmoins dans des formes respectueuses de l'adversaire ?

3. Comme l'explique J. Bouveresse, Kraus, en tant que satiriste, proclamait haut et fort que la presse était " irrémédiablement corrompue ". Il tendait à la décrire comme vraisemblablement impossible à amender, quelque effort qu'on fit en ce sens. C'est aussi pourquoi il a toujours semblé considérer la partie comme perdue d'avance et s'était délesté dès le départ de l'espoir de convaincre ceux à qui il s'adressait. N'est-il pas étrange cependant qu'un homme si apparemment dénué d'illusion sur la portée de son action ait continué à publier pendant tant d'années des diatribes qu'il devait estimer inutiles et vaines ? Ceux qui, comme Kraus, défendent une position de pessimisme radical ne devraient-ils pas plutôt, pour rester tout à fait cohérents avec eux-mêmes, se murer dans le silence et s'occuper d'autre chose que de se plaindre de l'état désastreux, ou de plus en plus désastreux, du monde (lequel ne devrait d'ailleurs pas être fait pour les surprendre) ? En réalité, comme le suggère E. Timms (cité p. 74),

l'attitude de Kraus ne peut pas être tout à fait assimilée à celle d'un pessimiste radical : derrière la satire désespérée perceait en effet régulièrement chez lui l'aveu d'un espoir réformiste.

Il se pourrait ainsi que le pessimisme radical, si bruyamment affiché par Kraus sur le devant de la scène, ait toujours eu partie liée avec la préservation, en coulisses, d'une forme d'optimisme contrarié – tant il est vrai que toute position pessimiste ne se nourrit jamais que d'*espoirs* déçus. De même, la philosophie de l'histoire sur laquelle s'adossait ouvertement ce pessimisme radical de Kraus (faite d'un mélange de fatalisme et d'une rhétorique du déclin qui peut faire songer à bien des égards à celle de Splenger)⁸ présupposait-elle au fond qu'il n'ait pas encore renoncé à prendre au sérieux la philosophie opposée (l'idée de perfectibilité et de progrès promue par l'*Aufklärung*). Le problème est que, bien que comportant vraisemblablement en lui ces deux faces solidaires de la Modernité, Kraus n'a semble-t-il tenu à revendiquer avec force que la première. C'est aussi sans doute le principal problème que nous pose l'usage que nous pouvons faire, aujourd'hui, de ses écrits et de sa pensée. La question est : le pessimisme peut-il être une attitude *vraiment radicale* ? Peut-il constituer le “ dernier mot ” ? Ou, autrement formulé : la vraie radicalité ne consisterait-elle pas plutôt à assumer pleinement le fait que la position pessimiste ne peut jamais être qu'un début, la fin revenant plutôt au souci de réforme, fût-il utopique et irréaliste ?

4. En réalité, Kraus remarque lui-même qu'il est possible que ses attaques aient malgré tout un petit impact sur ceux qu'elles visent : non pas sans doute l'effet d'en faire des êtres plus moraux mais tout simplement l'effet de les inciter à davantage de prudence (p. 155). Car ceux qu'il avait l'habitude d'épingler pouvaient être tentés de mieux dissimuler à l'avenir leurs agissements peu honorables et de veiller à moins prêter le flanc, dans leur conduite publique, au “ mauvais esprit ” de la *Fackel*. D'ailleurs, Kraus se trouva également dans cette situation d'avoir à faire un peu plus attention, dans la mesure où “ ses attaques constantes contre les approximations, les malhonnêtetés et les falsifications caractérisées de la presse l'obligeaient à être lui-même irréprochable ” (p. 141). Ici, à nouveau, le pessimisme radical du satiriste touche ses limites : pour que les journalistes qu'il attaquait aient eu soin de se montrer un peu plus prudents qu'à l'ordinaire, encore fallait-il en effet qu'ils aient accès au point de vue selon

⁸. Voir, à propos des “ convergences remarquables ” et des “ différences essentielles ” entre les deux auteurs, Bouveresse (J.), “ Kraus, Splenger et le déclin de l'Occident ”, dans *Essais II*, Marseille, Agone, 2001, p. 25-35.

lequel leur comportement ordinaire n'était pas du genre de ceux que l'on peut aisément justifier publiquement. Encore fallait-il, autrement dit, qu'ils possèdent quelque chose comme une conscience de ce qui " ne doit pas se faire " (mais qui, néanmoins, se fait).

Il est vrai qu'en tant que satiriste, Kraus semble tenir pour proprement inexistant le sens moral des journalistes qu'il attaque. Freytag, dans sa comédie *Les journalistes*, suggère une appréciation de la situation plus complexe et peut-être plus juste. Ainsi fait-il dire à l'un de ses personnages, le journaliste Bolz, s'adressant à un puissant qu'il s'en veut d'avoir encensé : " Je désire vous convaincre que même un journaliste peut regretter d'avoir écrit des choses qui ne sont pas vraies " (cité p. 142). Est-il en effet tout à fait illusoire d'imaginer que les journalistes (même et peut-être surtout les Schmock réputés de " bas étage ") puissent avoir honte parfois de certaines de leurs attitudes et qu'ils cultivent le désir sourd que les comportements qu'ils sont amenés à adopter soient remplacés par d'autres moralement plus acceptables ? Peut-être est-ce en faisant fonds sur ce sens moral des gens de presse, et en le considérant non pas comme inexistant mais plutôt comme jugulé et empêché (en raison de contraintes structurelles), qu'il devient à nouveau possible de fonder l'espoir d'une action réformatrice. Dans ce cas, la tâche politique peut s'énoncer ainsi : inciter aux changements structurels qui permettront de " libérer " davantage le sens moral des journalistes⁹. Un programme d'action qui ferait sans doute sourire ironiquement le Kraus satiriste mais peut-être pas, après tout, le Kraus réformiste.

5. A la fin du XIXe siècle, une très grande partie des élites européennes traditionnelles a vu dans l'avènement de la " société de masse " et dans l'industrialisation de la presse qui lui était liée, l'annonce de son propre déclin sur la scène sociale et l'affaiblissement des valeurs qu'elle pensait devoir incarner. Le propos de Karl Kraus est à cet égard typique d'un sentiment de déroute face à ce qui pouvait être ressenti, dans l'aristocratie des lettres à laquelle il appartenait, comme les ravages de la démocratisation sociale et le triomphe du " mauvais goût ". Le rédacteur de *Die Fackel* n'aura ainsi eu de cesse de défendre la " vieille culture " contre " l'américanisation ", de faire l'éloge de la " belle langue " contre le charabia préfabriqué des journalistes, leurs " accidents stylistiques " et leurs " lacunes culturelles " déplorables, de décrier les genres les plus populaires comme le feuilleton ou le reportage, de

⁹. Lemieux (C.), " Critique du journalisme : comment repolitiser le débat ? ", *Mouvements*, n°15/16, mai 2001.

regretter enfin le sentiment de frivolité et d'inauthenticité qu'introduit la "journalisation" rampante de nos existences. Prédomine dans tout ceci, comme dans les écrits de nombreux autres contemporains, la figure de la perte et du déclin, et la hantise de voir peu à peu "la masse" et son attrait supposé inévitable pour le médiocre, rendre caduque et archaïque une définition exigeante de la culture et du débat public – cette masse que Kraus, comme la plupart des hommes de lettres de son rang, voyait comme profondément crédule et vulnérable à la manipulation. D'où par exemple, l'idée (quand même assez courte d'un point de vue sociologique) selon laquelle c'est la presse qui a produit le national-socialisme.

Si cette position "élitiste" n'a en définitive rien de très original pour un intellectuel du genre de Kraus (exprimant plutôt, à tout prendre, un certain conformisme), elle invite à s'interroger néanmoins sur la relation que le moraliste qu'il était a pu entretenir vis-à-vis de l'idéal démocratique (au sens moderne de "démocratie de masse"). Bien qu'il se soit rapproché un temps des sociaux-démocrates (pour s'en détourner ensuite, écœuré par leur pragmatisme politique), Kraus, écrit J. Bouveresse, "n'a jamais été qu'un démocrate pour le moins réticent" (p. 81). Il est vrai qu'il ne cachait pas son attirance pour une certaine forme d'autoritarisme, s'en prenant à l'occasion aux principes du système parlementaire, citant avec approbation tel jugement de Bismarck contre la liberté de la presse ou vantant lui-même les bienfaits de la censure (dont le moindre n'est pas, selon lui, de contribuer à produire davantage d'esprits libres). Comme l'écrit encore J. Bouveresse, "le point sur lequel Kraus est malheureusement toujours resté, dans cette affaire, assez évasif est celui de savoir quel genre de régime politique serait capable de prendre les mesures qu'il jugeait nécessaires pour mettre au pas la presse tout en préservant la liberté d'opinion et d'expression politiques" (p. 116). Or, n'est-ce pas là un point crucial, et en aucun cas secondaire, dès lors que l'on entend formuler une critique publique de la presse et des médias ? N'y a-t-il pas en effet, dans ce cas, nécessité de commencer par préciser clairement le point de vue normatif et politique d'où va être adressée la critique ?

Comme le suggère *a contrario* le flou qu'a entretenu Kraus à ce sujet, ce travail de clarification mériterait d'être engagé à plusieurs niveaux. Si, comme souvent, le critique des médias se trouve être un intellectuel attaché par ses propres intérêts sociaux à la "haute" culture, quelle *position de principe* entend-il défendre par rapport à la "démocratie de masse" ? Et quelle est sa *position exacte* par rapport à l'idée bourgeoise de liberté de la presse (laquelle se décline au plan politique mais aussi économique) ? Ou par rapport au principe de l'autonomie professionnelle des journalistes ? Si tant est, enfin, que ce critique

affirme s'opposer au système médiatique “ libéral ”, *quelle alternative*, ou bien encore *quel type d'infléchissements*, espère-t-il voir introduits par rapport à ce système ? Faute d'être suffisamment au clair sur ces questions – faute même de commencer à se les poser sérieusement –, nous voyons aujourd'hui se multiplier, à droite comme à gauche, des critiques des médias dont les propos, bien qu'ils puissent susciter en nous une certaine adhésion et un indéniable écho, ont néanmoins, en raison du brouillard idéologique dont ils s'entourent, quelque chose d'un peu malhonnête et même peut-être parfois, de politiquement visqueux (pour ne pas dire plus).

6. C'est une idée fort en vogue aujourd'hui parmi de nombreux intellectuels que la réalité dans laquelle nous nous mouvons, est construite par les médias. Idée séduisante peut-être et qui peut sembler, par certains côtés, difficile à contester. Kraus, si l'on suit J. Bouveresse, l'a en tout cas défendue avec beaucoup d'ardeur et une véritable prescience. Les journaux, selon lui, ne se bornent pas à “ faire ” les députés ou l'opinion publique. Ils font bien plus : “ la réalité elle-même ” (p. 142). Et cependant, où nous conduit-elle au juste cette idée selon laquelle nous vivons désormais “ dans un monde où le journal et la réalité tendent à ne plus faire qu'un ” (p. 148) ? Kraus explique par exemple que les journaux ont été “ dans des circonstances comme celles de la Première Guerre mondiale, les auteurs des faits eux-mêmes, et non pas seulement du récit qu'ils en ont écrit ” (p. 148). Que signifie au juste ce genre de formule ? Que les faits en question (par exemple, les batailles qui furent livrées) n'auraient pas existé du tout (y compris aux yeux et dans la chair des combattants ?), si les journalistes n'en avaient pas parlé, ou bien seulement, et plus modestement, que ces faits n'auraient pas existé aux yeux de ceux qui, pour accéder à de tels faits, étaient obligés d'en passer par les journaux ? Si c'est la seconde option qui est la bonne, alors la formule selon laquelle les médias produisent la réalité dans laquelle nous vivons, doit être dénoncée pour ce qu'elle est : un abus de langage.

Il se pourrait qu'en cédant trop facilement à l'idée selon laquelle réalité et discours médiatique font un désormais, on en vienne tout simplement à omettre qu'une part non négligeable de ce qui arrive chaque jour dans le monde, et de ce qui arrive à chacun d'entre nous chaque jour, échappe à toute influence ou prise en charge médiatique, et nous offre de ce fait un véritable et tangible *point d'extériorité* pour évaluer en retour la vérité et l'authenticité des discours médiatiques. De ce point de vue, le problème que soulève J. Bouveresse dans l'ultime chapitre de son livre, intitulé : “ La satire est-elle encore possible ? ”, autorise peut-être une solution plus optimiste que celle à

laquelle il est conduit. Comme il le suggère, il n'y a plus de satire ou de caricature du réel qui puisse s'envisager si, comme c'est le cas selon lui aujourd'hui, " la caricature la plus imaginative est susceptible d'être rattrapée et dépassée à chaque instant par la réalité la plus ordinaire " (p. 187). En revanche, tout ne redevient-il pas possible si, prenant acte de ce que la réalité ordinaire ne se résume nullement à celle que construisent les médias, il nous est permis de trouver appui sur un ensemble de pratiques non médiatiques et non encore médiatisées, d'où juger (et trouver éventuellement caricaturales) les constructions médiatiques ?

7. La philosophie de l'histoire que déploient les écrits de K. Kraus est frappée, on l'a dit, au sceau d'un certain fatalisme du déclin (même s'il ne s'agit peut-être que d'une attitude de surface). Difficile, cependant, admet J. Bouveresse, de nier que quelque chose comme des " améliorations " ne soit pas intervenu au sein de la profession journalistique depuis l'époque où s'exprimait Kraus : moins de vénalité (ce qui ne veut pas dire, loin de là, moins d'autocensure sous la pression des pouvoirs économiques) ; un statut professionnel offrant certains droits vis-à-vis des employeurs ; des lois anti-trust. J'ajouterais (considérant, pour ma part, qu'il s'agit plutôt de progrès) : moins de violence verbale ; plus d'indépendance vis-à-vis des organisations et des pouvoirs politiques. Cela peut certes être jugé beaucoup trop insuffisant au regard des responsabilités sociales qu'ont la prétention d'honorer les journalistes, mais est-on autorisé pour autant, à partir d'un tel constat d'insuffisance, à prophétiser comme le faisait Kraus que le problème " ne pourra jamais être résolu de façon satisfaisante ", étant donné que " ce sont toujours, en réalité, les possibilités offertes par la technique et les intérêts matériels qui sont impliqués dans leur utilisation " libre ", qui finiront par avoir le dernier mot " (p. 199) ?

Kraus, il est vrai, pouvait se permettre de prophétiser : il était à sa manière un prophète. Sous ce rapport, beaucoup, dans son anticipation d'une mainmise des médias (et à travers elle, d'une emprise croissante du marché et de la technologie) sur la vie sociale peut faire songer à l'école de Francfort, à Adorno et Horkheimer tout particulièrement. Face à cette tradition de pensée, que reste-t-il encore à dire et à espérer, et que peut-on faire ? Peut-être d'abord ce que fit Habermas cherchant à se dégager du trop lourd héritage de pessimisme que lui léguait Horkheimer : renouer avec les Lumières le fil cassé et tenter par là même de restaurer la foi, brisée elle aussi, dans la puissance que la critique publique et l'action collective peuvent opposer à la mécanique du " système ". Ce qui manque le plus à des polémistes comme Kraus, pourtant si plein de visions saisissantes, n'est-ce pas en effet précisément une vision *politique* du

monde ? Il est à remarquer en effet que, quoiqu'il n'ait nullement ignoré la dimension socio-économique des problèmes contre lesquels il luttait, et qu'il en ait même au contraire parfaitement saisi et établi l'importance dans ses écrits, Kraus n'a jamais cherché à se livrer à une exploration systématique de cette dimension – car il ne jugeait pas cela nécessaire “ pour ce qu'il cherchait à faire ” (p. 174-175). Par ailleurs, il vécut son rapprochement avec les sociaux-démocrates sur le mode du malentendu, son purisme moral lui faisant trouver rapidement abjects les compromis qu'exige la pratique politique “ empirique ”. Peut-être cette expérience malheureuse lui permit-elle cependant d'entrevoir, un instant, qu'un chemin était au moins imaginable entre le domaine de la condamnation morale, sur lequel il régnait en maître, et celui de l'action collective réformatrice où la crainte de perdre son âme le retenait de s'engager plus avant.

Sans doute ceux dont la philosophie de l'histoire ne se résume pas à un fatalisme du déclin, et qui doutent que le pessimisme radical puisse être une posture morale vraiment conséquente avec elle-même, peuvent-ils se proposer, ensemble, d'essayer de rouvrir ce chemin. L'attitude sociologique consistant à chercher, à un moment ou à un autre, à tenter d'expliquer et de comprendre ce qu'on condamne, peut, dans cette optique, leur être d'un grand secours. Car en contribuant à repérer les causes structurelles des situations reproductrices d'injustices, elle fournit aussi de quoi esquisser des moyens concrets et collectifs de réforme. Cela n'enlève rien d'ailleurs au fait que l'attitude des moralistes comme Kraus, *transposée dans une telle perspective réformatrice*, puisse également être d'une grande utilité. Elle pointe vers le fait que chacun, face à ces situations reproductrices d'injustices, est en droit, et même en devoir, de faire jouer sa part de responsabilité personnelle.

Cyril Lemieux¹⁰

[Encadré sur K. Kraus]

Ecrivain et satiriste autrichien né en 1874, Karl Kraus fonde à l'âge de vingt-cinq ans la revue *Die Fackel (Le Flambeau)* où, durant des années, il se fera le

¹⁰ . Sociologue (EHESS).

juge sans concessions de la vie sociale, culturelle et politique (et donc aussi, indissociablement, journalistique) de l'Autriche. Défenseur de la “ belle langue ” et de la haute culture (Shakespeare et Goethe, mais aussi par exemple certains poètes expressionnistes comme Else Lasker-Schüler et Georg Trakl, ou des dramaturges tels que Strindberg ou Wedekind), Kraus entend dénoncer tout ce qui pervertit cet idéal de grandeur et le contamine : au premier chef, le journalisme (ou plus exactement : la “ journalisation ” des esprits et les bassesses linguistiques et morales qu'elle engendre en chacun de nous). C'est un polémiste redouté, à qui les procès ne font pas peur, et qui exercera, du début du siècle à sa mort, une considérable influence (certains iront jusqu'à parler de “ dictature spirituelle ”) sur la vie intellectuelle à Vienne – impressionnant durablement, par exemple, le jeune L. Wittgenstein – mais aussi plus largement en Allemagne. Nombre des commentateurs de Kraus se sont intéressés à son penchant paradoxal à l'antisémitisme que certains d'entre eux ont analysé comme une “ haine de soi juive ”. Son nom est également évoqué comme celui d'un des premiers critiques de la psychanalyse et comme un pionnier de l'écologie. En revanche, la richesse de son œuvre littéraire (composée, outre les articles polémiques de la *Fackel*, de nombreux volumes de vers et d'aphorismes ainsi que de traductions et de drames, qui lui vaudront d'être proposé, sans succès, pour le prix Nobel de littérature) reste moins connue, notamment en France. On lui doit notamment un drame contre la guerre écrit en 1915 : *Les Derniers jours de l'humanité* (réédité récemment aux éditions Agone). Proche avant le conflit de positions qu'on décrirait (sommairement) comme aristocratiques, il se rapproche après 1918 des sociaux-démocrates, avant de s'en détacher définitivement au début des années 1930. Avec l'arrivée de Hitler au pouvoir, Kraus considère que la réalité ne laisse désormais plus place à la satire telle qu'il la pratiquait jusque là dans les colonnes de la *Fackel*. Il se met alors à la rédaction d'un violent réquisitoire contre le national-socialisme : *La Troisième nuit de Walpurgis* (texte qui ne sera publié qu'en 1952 et reste non traduit en français). Il meurt en 1936.